

ANNA KACZMAREK-WIŚNIEWSKA

Université d'Opole

Les dames et leurs bonnes :
trois modèles interactionnels
chez les Goncourt, Zola et Maupassant

Cuisinière, habilleuse, femme de chambre, livreuse d'achats. Gardienne des enfants, voire leur ancienne nourrice. Dépositaire, volontaire ou non, de tous les secrets de la maison, même les plus honteux. Que d'avatars pour désigner un être dont la situation est définie par le *Grand Larousse universel du XIX^e siècle* par la formule laconique : « personne au service et aux gages d'une autre personne »¹. La domestique, appelée aussi servante ou bonne à tout faire, n'a jadis joué, dans la production artistique et littéraire, que des rôles « subalternes et majoritairement comiques »². Or, au XIX^e siècle, représentante d'un groupe qui constitue en France entre 8 % et 15 % de la population active³, elle devient un personnage omniprésent dans le roman, et surtout dans ce que Philippe Hamon appelle « la veine "sérieuse" réaliste »⁴.

Toute indispensable qu'elle soit du point de vue diégétique, la bonne reste pourtant, dans bon nombre de romans, un personnage secondaire, muet et presque

1 P. Larousse (dir.), *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, Paris, Larousse, 1870, vol. 6, p. 1051.

2 P. Hamon, A. Viboud, *Dictionnaire thématique du roman de mœurs en France 1814-1914*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2008, vol. 1, p. 282, entrée « Domestique ».

3 Cf. M. Beal, *Histoires de la domesticité en Rhône et Loire (1848-1940)*, Paris, ENS Editions, 2019, p. 15.

4 *Ibid.*

transparent, sans description physique ni psychologique ; une sorte d'ombre, qui est toujours là mais dont on remarque à peine la présence. Si, après 1850, elle accède enfin au rang de personnage principal avec *Germinie Lacerteux* des Goncourt ou avec *Félicité d'Un cœur simple* de Flaubert, il faudra pourtant attendre le fameux *Journal d'une femme de chambre* d'Octave Mirbeau (1900) pour qu'elle devienne vraiment le « je » de la narration. Or, même en tant que personnage de premier plan, étant donné qu'elle est « « toujours représentée [...] par ceux-là même qui l'[...] emploient, les écrivains bourgeois »⁵, la figure de la bonne est « vue avec au pire un mépris de classe misogyne, au mieux une condescendance amusée. Éternelle victime des circonstances, des hommes de sa classe ou [...] de ses patrons [...], la domestique de littérature est généralement naïve, puis rapidement enceinte contre sa volonté, et finit dans la misère lorsqu'elle ne s'adonne pas à des formes de prostitution »⁶.

Un tel portrait est susceptible d'engendrer des questions sur sa véracité et la part de préjugé qu'il contient, la servante y tournant en une création quasi-fantasmagorique : « Loin de témoigner uniquement de réalités sociales observables, les œuvres placent le serviteur [et, en l'occurrence, la servante – A. K.-W.] dans un horizon mêlant réalisme et imaginaire. C'est que, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, le serviteur cristallise des hantises parfois érigées en fantasmes [...]. Si serviteur est à la fois une condition dont on peut étudier la pénibilité, un métier régi par des codes et appris dans des manuels, et un statut social, c'est l'interaction

5 M. Vuillermet, *Bonnes à tout faire, même dans le roman*, article du blog littéraire <https://www.maryse-vuillermet.fr/articles/les-bonnes/> [consulté le 12/10/2022].

6 M. Beal, *Histoires de la domesticité en Rhône et Loire (1848-1940)*, op. cit., p. 11.

avec les maîtres et l'inscription des relations de pouvoir complexes dans les corps qui révèlent au mieux toutes les ambiguïtés des situations »⁷.

Le présent texte se penche sur trois cas de cette « interaction avec les maîtres » (en l'occurrence, avec les maîtresses), analysés dans une perspective approchée de la sociocritique : nous tâcherons de comparer certains éléments de la situation sociale des servantes et de leurs rapports avec leurs maîtresses avec le stéréotype en vigueur à l'époque décrit par l'entrée « Domestique » du *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse et par la critique contemporaine. Ainsi, à l'exemple de Germinie Lacerteux, personnage éponyme du roman des Goncourt, nous nous pencherons sur le degré de familiarité bonne/maîtresse et la question de la maladie de la servante ; Céleste, bonne de Renée Saccard dans *La Curée* d'Émile Zola, nous fera réfléchir sur la liberté de la servante et l'objectif prémédité de son service ; enfin, Rosalie, domestique de Jeanne de Lamare dans *Une Vie* de Guy de Maupassant, nous démontrera un singulier renversement des rôles dans le couple servante/maîtresse qui contredit les principes fondamentaux d'engager un(e) servant(e).

Dans la préface de leur roman, les Goncourt avertissent les lecteurs potentiels du caractère documentaire de leur ouvrage dont l'effet peut « contrarier [l]es habitudes [du lecteur] et nuire à son hygiène »⁸. En effet, en faisant d'une bonne le personnage principal du roman, ses auteurs ont bouleversé les habitudes littéraires de l'époque ; l'infraction est d'autant plus grave que, premièrement, cette héroïne insolite est loin d'être

7 S. Crinquand, M. Joseph-Vilain, V. Morisson, « Introduction », [dans :] *Textes et contextes*, 2017, n°12-2, <http://preo.u-bourgogne.fr/textesetcontextes/index.php?id=1696> [consulté le 23/04/2023].

8 E. et J. de Goncourt, *Germinie Lacerteux*, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k103286n/f4.item>, p. V [consulté le 18/10/2022].
Désormais dans le texte : GL, numéro de la page.

un modèle de comportement désiré chez une bonne, et que, deuxièmement, son histoire s'inspire de faits réels⁹. Le roman prend la forme de la biographie d'une femme du peuple venue tenter fortune dans la capitale, ce qui constitue un parcours modèle de la servante : « La plupart des bonnes viennent de couches sociales modestes et rurales. [...] Pour les jeunes femmes, le travail de domestique [...] est le seul moyen d'accéder à une activité rémunératrice ne nécessitant ni formation, ni capital de départ propre [...]. [Il est] associé à une mobilité [...] : "[p]rendre une place" implique presque toujours de changer de lieu »¹⁰.

La biographie de Germinie est tissée d'une série de tableaux, de scènes, de croquis montrant l'existence d'une femme mélancolique, hystérique et alcoolique, mère clandestine d'une enfant naturelle, voleuse qui a failli devenir meurtrière ; bref, le livre suit « étape par étape sa déchéance physique et morale jusqu'à la mort à l'hôpital et l'ensevelissement dans la fosse commune »¹¹. Un aspect auquel la moralité du XIX^e siècle est particulièrement sensible s'ajoute à son portrait : Germinie est une amoureuse éhontée, en proie à un instinct sexuel inassouvi, toujours brûlant de désirs qu'elle n'hésite pas à satisfaire, se laissant exploiter cyniquement par son amant Jupillon. Ainsi, d'une part, l'amour pour un homme est, dans ce roman, démythifié et

9 Les Goncourt se sont inspirés de l'histoire de leur bonne Rose Malingre dont ils n'avaient découvert la double vie qu'après 25 années de service.

10 M. König, *La domesticité en Europe XIX^e-XX^e siècles*, [dans :] EHNE – Encyclopédie d'histoire numérique de l'Europe, <https://ehne.fr/fr/encyclopedie/th%C3%A9matiques/genre-et-europe/gagner-sa-vie-en-europe/la-domesticit%C3%A9-en-europe> [consulté le 14/04/2023].

11 C. Becker, « Le personnage de Germinie Lacerteux ou comment tuer le romanesque », [dans :] J.-L. Cabanès (dir.), *Les frères Goncourt : art et écriture*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 1998, p. 181-190.

dépoétisé¹² ; de l'autre, la bonne incarne un des préjugés bourgeois de son temps où « une avalanche de discours et de figures nourrissent ses fantasmes sur la sexualité débordante et dépravée des femmes du peuple »¹³.

Or, la part de cliché finit là, car le portrait de la relation de Germinie avec sa maîtresse, Mlle de Varandeuil, une vieille aristocrate déclassée, n'est point conforme au stéréotype en vigueur. D'abord, ce qui surprend, ce sont les sentiments de Germinie envers sa maîtresse : de l'affection sincère, une loyauté absolue, « un sentiment pieux, presque religieux » (GL, 164) la poussant à cacher sa vie clandestine à Mlle de Varandeuil qui ne l'apprendra qu'après la mort de sa bonne. En effet, Germinie maintient un « mensonge d'apparences » et joue une « horrible comédie » (GL, 164) : aux yeux du quartier, elle est « la domestique qui sert honnêtement une personne honnête » (GL, 78-79), soucieuse du confort de la vieille dame, attentive à tous ses besoins, énergique et débrouillarde. Mlle de Varandeuil la perçoit également de la sorte, mêlant à son contentement du service un sentiment quasi-maternel pour sa bonne qu'elle considère comme « le Dévouement qui devait lui fermer les yeux », « sa dernière amie », voire « une fille d'adoption » (GL, 137-138). De plus, Germinie, douée d'une certaine intelligence, s'est « [...] dégrossie, [...] formée, [...] ouverte à l'éducation de Paris. [...] Elle savait plaisanter. Elle comprenait un jeu de mots » (GL, 206), grâce à quoi, auprès de sa maîtresse, elle fait office plutôt de dame de compagnie que de bonne ordinaire.

Cette relation chaleureuse surprend étant donné que, « [a]u cours du XIX^e siècle, [...] s'opèr[e] une distanciation sociale et une transformation du rapport

12 Cf. *Ibid.*, p. 183.

13 C. Dauphin, « V. Piette, *Domestiques et servantes. Des vies sous condition. Essai sur le travail domestique en Belgique au 19^e siècle*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 2000, 521 p. », [dans :] *Clio*, 2003, n°17, p. 281-284.

à la domination. Les domestiques cessent de faire partie de la famille »¹⁴. Germinie est certainement un membre de la famille pour Mlle de Varandeuil, comme le prouve son souhait que Germinie lui « ferme les yeux », donc reste avec elle jusqu'à sa mort, ce qui n'est pas conforme à l'article 1780 du Code civil entraînant « l'impossibilité juridique pour un domestique d'engager ses services à vie »¹⁵. Cependant, Germinie trouve ce souhait naturel, et s'en voit même honorée, étant très jalouse d'une éventuelle remplaçante : « Une autre bonne ! À cette idée, elle [...] croyait déjà voir quelqu'un lui voler sa maîtresse » (*GL*, 59-60).

Mais c'est dans les circonstances liées à la maladie que les deux protagonistes des Goncourt s'écartent le plus du stéréotype. Le Code est clair à cet égard : « Si, par suite de maladie, le domestique est empêché de travailler, le maître ne lui doit pas de gages aussi longtemps que dure sa maladie. [...] Non seulement le maître ne doit aucun prix à son domestique pour tout le temps qu'il est resté malade, mais encore il ne lui doit même pas des soins »¹⁶. Or, lorsque Germinie contracte une pleurésie suite à une nuit passée à guetter Jupillon sous la pluie, c'est sa maîtresse qui l'aide à exécuter les tâches domestiques, qui se charge ensuite de faire venir le médecin, de payer les médicaments, de l'emmener à la campagne pour la guérir et enfin de la transporter à l'hôpital car la cure n'a aucun effet. Plus encore, elle augmente les gages de sa bonne et lui fait « [d]es petits cadeaux journaliers » (*GL*, 163). Ignorant, dans la maladie de Germinie, la part de sa psyché épuisée par sa « vie de désordre et de déchirement » (*GL*, 163), la vieille demoiselle console sa domestique, la gronde

14 M. König, *La domesticité en Europe XIX^e-XX^e siècles*, *op. cit.*

15 P. Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, Paris, *op. cit.*, p. 1051.

16 *Ibid.*, p. 1052.

doucement et la soigne de son mieux. Elle va régulièrement voir Germinie à l'hôpital, et, après sa mort, elle se charge des frais de l'enterrement et paie les dettes de sa bonne. Ayant appris la vérité sur la vie de Germinie, d'abord extrêmement blessée, furieuse et profondément déçue, elle finit par pardonner, et le geste symbolique de s'agenouiller dans la neige au bord de la fosse commune apporte à l'une et à l'autre comme un apaisement, un pardon et une réconciliation éternelle. On est donc bien loin du cliché de la maîtresse trompée par sa bonne, et la critique a raison de constater que « le serviteur est au cœur d'un dispositif qui met les schémas sociaux à l'épreuve des singularités individuelles »¹⁷.

Telle n'est point la fin de la relation de Renée Saccard et de sa bonne Céleste dans *La Curée* de Zola. Mariée sans amour à un parvenu, Renée mène une vie à outrance, dépensant des milliers de francs en toilettes, bijoux et divertissements ; Céleste – dont on ne connaît que le prénom et on ignore totalement l'apparence physique, ce qui fait d'elle un des personnages « transparents » susmentionnés – est une femme de chambre parfaite : « [...] très méthodique, [elle] rangeait les robes [...], les étiquetait, mettait de l'arithmétique au milieu des caprices [...] de sa maîtresse, tenait la garde-robe dans un recueillement de sacristie et une propreté de grande écurie. [P]as [...] un chiffon ne traînait »¹⁸.

Le Grand Larousse observe que « [l]a servante [est] initiée à tous les secrets de l'alcôve, aux vices du monsieur et aux froideurs de madame [...] »¹⁹. Ainsi, lorsque Renée entre dans une relation quasi-incestueuse avec son beau-fils Maxime, suite à quoi ses dépenses deviennent exorbitantes, Céleste, discrète et serviable, est de la partie presque dès le début de l'affaire :

17 S. Crinquand, M. Joseph-Vilain, V. Morisson, « Introduction », *op. cit.*

18 É. Zola, *La Curée*, Paris, Fasquelle, 1978, p. 247. Désormais dans le texte : C, numéro de la page.

19 P. Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 1053.

Céleste [...] était devenue leur complice, naturellement. Un matin qu'ils s'étaient oubliés au lit, elle les y trouva, et garda son flegme de servante au sang glacé. Ils ne se gênaient plus, elle entra à toute heure, sans que le bruit de leurs baisers lui fit tourner la tête. Ils comptaient sur elle pour les prévenir en cas d'alerte. (C, 272)

Son « sang glacé », son allure pondérée et réservée la rendent particulièrement « précieuse » (C, 192) pour Renée, impétueuse et peu rationnelle, se jetant sans réfléchir dans les aventures les plus risquées de sa vie tourbillonnante et enfiévrée. Chez la jeune épouse de Saccard, égoïste absolue, la gratitude pour la discrétion de sa femme de chambre finit par tourner en une affection « maternelle » (C, 418) pour Céleste, affection que la bonne, toujours correcte et respectueuse, ne semble pas partager, même si elle manifeste parfois une certaine sympathie pour sa maîtresse. Sur la base de la fidélité et du dévouement de Céleste, Renée se fait de sa bonne une image tout à fait idéalisée qu'elle chérit surtout au moment où Maxime la quitte pour épouser une riche héritière :

[I]l vint un moment où Renée n'eut plus que sa femme de chambre à aimer. [...] Peut-être se trouvait-elle [...] touchée par la fidélité de cette servante, de ce brave cœur dont rien ne semblait ébranler la tranquille sollicitude. Elle la remerciait [...] d'avoir assisté à ses hontes, sans la quitter de dégoût. (C, 419)

Or, le lecteur n'est point dupe de la situation : le « singulier sourire » (C, 419) par lequel la bonne répond aux effusions de tendresse de Renée laisse deviner un deuxième fond dans l'attitude de Céleste. En effet, un jour, sans crier gare, celle-ci annonce à Renée qu'elle renonce au service et retourne dans son pays où elle envisage d'acheter une petite mercerie et de s'y établir. Renée, foudroyée, essaie de la retenir en lui offrant de doubler ses gages, mais Céleste s'avère implacable : « Voyez-vous, madame, [...] vous m'offririez tout l'or du Pérou, que je ne resterais pas une semaine de plus » (C, 418). Et elle s'en va tranquillement, « sans

se retourner » (C, 422), réalisant ainsi son droit à la liberté garanti par la Code civil : « La domesticité, de nos jours, résulte d'un contrat librement consenti de part et d'autre, pouvant être à chaque instant résilié ; [...] chacun d'eux [...] reste libre de quitter l'autre, si le maître peut toujours congédier le serviteur, le serviteur peut aussi quitter le maître quand bon lui semble »²⁰. Loin d'agir sur un coup de tête, Céleste met en œuvre un plan qui s'avère être mûri depuis longtemps ; n'avait-elle pas dit un jour à Renée : « j'ai bien d'autres idées en tête, j'ai mon plan, vous verrez plus tard » (C, 298-299) ? Cette planification soignée prouve, d'une part, son intelligence, son sens de l'économie et sa capacité d'arranger son avenir, et de l'autre, son égoïsme et son calcul sans scrupules : en entrant au service de Mme Saccard, elle s'était promis de rester silencieuse et loyale, ne jamais rien commenter et supporter sa besogne assez longtemps pour pouvoir amasser la somme nécessaire pour s'établir. Son dessein confirme que « [p]our les jeunes femmes, le travail de domestique était souvent un emploi de transition jusqu'au mariage »²¹ ; si, en l'occurrence, l'ancienne bonne ne se marie pas, elle va pourtant s'émanciper, franchir un échelon de la hiérarchie sociale, ce qui l'enhardit au point qu'elle n'hésite pas à exprimer ses vrais sentiments pour sa maîtresse dans cette phrase truculente : « Moi, madame, je n'aurais pas compris la vie comme vous. [...] Est-il possible qu'on soit si bête pour les hommes ! » (C, 421).

Le troisième couple à analyser est celui de Jeanne de Lamare et sa servante Rosalie, personnages d'*Une Vie* de Maupassant. Avec Rosalie vient en scène une bonne qui, ayant d'abord nui au bien-être de sa maîtresse, revient quelques décennies plus tard dans un rôle totalement différent, celui de protectrice et de

²⁰ *Ibid.*

²¹ M. König, *La domesticité en Europe XIX^e-XX^e siècles*, op. cit.

salvatrice d'une femme indolente face à toutes sortes de malheurs. Sœur de lait de sa maîtresse, Rosalie est son contraire psychologique : face à une Jeanne naïve, sentimentale et fantasque, telle une sœur cadette d'Emma Bovary, la jeune paysanne normande paraît un modèle de droiture, de bon sens et de pragmatisme. Cela ne la protège pourtant pas : tout comme le décrit le *Grand Larousse universel* (« La servante [...] deviendra, selon toute probabilité, surtout si elle est jeune et gentille, la concubine de son maître »²²), elle a la malchance d'être remarquée par Julien de Lamare, le mari de Jeanne. Cette dernière ne représentant pour lui qu'une occasion de s'enrichir grâce à sa dot, il fait de la bonne son amante, dont il aura un fils. Jusquelà, l'histoire correspond parfaitement au stéréotype : « La résistance n'est pas grande. C'est son maître, et il est fort. [...] La voilà enceinte. Grand orage. [...]. La voilà chassée [...] »²³ ; or, par la suite, Jeanne, désillusionnée déjà quant au caractère de son mari, un rustre sans honneur ni scrupules, est prise de pitié pour la malheureuse fille et, contrairement à l'usage, elle lui offre une ferme en guise de dot et lui trouve un mari. L'ironie du sort veut que, des deux mariages arrangés, celui de la bonne s'avère beaucoup plus réussi que celui de la maîtresse : mal aimée, négligée et trompée plusieurs fois par Julien, traitée par lui presque comme une aliénée, Jeanne est ensuite ruinée par son fils Paul qui n'hésite pas à lui demander constamment de l'argent, faisant alterner supplices et menaces. Lorsqu'elle perd tout espoir et meurt presque de chagrin, à sa grande surprise, elle retrouve à son chevet Rosalie, mais une Rosalie tout à fait différente : raisonnable et sage, parfaite ménagère et femme d'expérience qui saura bien gérer sa propre vie et celle de son ancienne maîtresse

22 P. Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, op. cit., p. 1053.

23 *Ibid.*

qui éveille en elle une pitié attendrie : « Pardi, est-ce que j'allais vous laisser comme ça, toute seule, maintenant ! » (V, 250).

Rosalie rentre ainsi, de son propre gré, au service de Jeanne. Si le Code civil précise que « le domestique s'engage à faire, moyennant un salaire déterminé à l'avance, telle ou telle besogne d'une maison [...] »²⁴, cette domestique, se sachant plus riche que sa maîtresse, refuse de se faire payer et fixe elle-même ses tâches qui comprennent tout l'entretien de la maison et de la personne de Mme de Lamare, de la cuisine jusqu'aux affaires financières négligées depuis longtemps : « Rosalie, en huit jours, eut pris le gouvernement absolu des choses et des gens du château. Jeanne, résignée, obéissait passivement » (V, 254). L'indolence, le manque de volonté, l'ignorance des côtés pratiques de la vie chez la maîtresse trouvent leur contrepoint dans l'énergie, le savoir-faire et le sens du devoir de la bonne, suite à quoi il s'opère comme une inversion des rôles des deux femmes : au bout d'un certain temps, c'est Rosalie qui n'hésite pas à gronder Jeanne comme une enfant désobéissante lorsque celle-ci veut envoyer clandestinement de l'argent à son fils prodigue. Sans Rosalie, Jeanne n'aurait eu aucune chance de survivre et de résoudre ses problèmes d'argent ; il est donc fort logique que ce soit à Rosalie que le narrateur confie la tâche de clore l'histoire par une phrase devenue archiconnue et dont la simplicité renforce encore la véridicité : « La vie, voyez-vous, ça n'est jamais si bon ni si mauvais qu'on croit » (V, 298).

Trois servantes, trois maîtresses, trois relations : une bonne dévouée mais peu sincère servant une vieille demoiselle honnête, quoiqu'un peu rude ; une bonne correcte mais parfaitement calculatrice, accompagnant une maîtresse qui agit comme une enfant gâtée ; enfin,

24 *Ibid.*, p. 1052.

une domestique d'abord coupable, mais fidèle et ayant un grand cœur, qui sauve sa maîtresse peu débrouillarde : quelles conclusions peut-on en tirer dans la perspective du stéréotype social en vigueur à l'époque ? Les trois protagonistes ne se complètent pas, leurs destins ne suivent aucune piste commune, s'inscrivant à des degrés divers dans le schéma d'évolution du personnage de la bonne. En dépit de sa relation chaleureuse avec sa maîtresse, tout à fait exceptionnelle pour la réalité sociale de son temps, Germinie Lacerteux se dégrade, s'avachit et travaille à sa propre perte, réalisant les prévisions sinistres stéréotypées quant au sort de la plupart des bonnes. Inversement, Céleste et Rosalie prennent de l'importance et s'affirment, chacune à sa manière : la première, patiente, conséquente, armée de son plan ferme de s'affranchir un jour de la nécessité de servir, effectue une réelle ascension sociale ; la seconde, après une période « stéréotypée » de chute et de culpabilité, rachète sa faute et, tout en gardant officiellement son statut de servante, incarne une nouvelle version de la liberté d'une femme du peuple : la ménagère indépendante.

Il s'avère que, contrairement aux rapports de force et de domination en vigueur à l'époque, les servantes influencent le destin des maîtresses à un degré beaucoup plus considérable qu'inversement. Sans les aventures clandestines de Germinie, Mlle de Varandeuil n'aurait pas appris à pardonner ; sans la complicité de Céleste, les amours incestueuses de Renée auraient vu le jour ; enfin, sans la tutelle de Rosalie, Jeanne aurait péri. Ainsi, si l'on admet que « le personnage de la bonne dans l'économie du récit [...] n'est pas décrit pour lui-même mais il montre mieux qu'un long discours [...] la déchéance morale et physique de la bourgeoisie et, peut-être, la capacité du peuple à s'en sortir, à s'élever socialement et à garder ses propres

valeurs »²⁵, cela n'en confirme pas moins l'importance du personnage de la servante dans ce que les écrivains réalistes et naturalistes aimeront tellement appeler « le document humain ».

25 M. Vuillemet, *Bonnes à tout faire, même dans le roman*, op. cit.

bibliographie

Beal M., *Histoires de la domesticité en Rhône et Loire (1848-1940)*, Paris, ENS Editions, 2019.

Becker C., « Le personnage de Germinie Lacerteux ou comment tuer le romanesque », [dans :] J.-L. Cabanès (dir.), *Les frères Goncourt : art et écriture*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 1998.

Crinquand S., Joseph-Vilain M., Morisson V., « Introduction », [dans :] *Textes et contextes*, 2017, n°12-2, <http://preo.u-bourgogne.fr/textesetcontextes/index.php?id=1696>.

Dauphin C., Compte-rendu de lecture : V. Piette, *Domestiques et servantes. Des vies sous condition. Essai sur le travail domestique en Belgique au 19^e siècle* (Bruxelles, 2000), [dans :] *Clio*, 2003, n°17.

Goncourt E. et J. de, *Germinie Lacerteux*, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k103286n/f4.item>.

Hamon P., Viboud, A., *Dictionnaire thématique du roman de mœurs en France 1814-1914*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2008, vol. 1.

König M., « La domesticité en Europe XIX^e-XX^e siècles », [dans :] EHNE - *Encyclopédie d'histoire numérique de l'Europe*, <https://ehne.fr/fr/encyclopedie/th%C3%A9matiques/genre-et-europe/gagner-sa-vie-en-europe/la-domesticit%C3%A9-en-europe>.

Larousse P. (dir.), *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, Paris, Larousse, 1870, t. 6.

Maupassant G. de, *Une Vie*, Paris, Albin Michel, 1983.

Vuillermet M., *Bonnes à tout faire, même dans le roman*, article du blog littéraire <https://www.maryse-vuillermet.fr/articles/les-bonnes/>.

Zola É., *La Curée*, Paris, Fasquelle, 1978.

abstract

Ladies and their servants : three patterns of interaction in the works of the Goncourt brothers, Zola and Maupassant

It would be difficult to imagine a Realistic or Naturalistic novel without the character of a servant, the most frequently a female one. Actually, in the 19th century, the servant becomes much more visible and important, raising sometimes into the position of the main character. The Goncourt's *Herminie Lacerteux*, Zola's *The Kill* and Maupassant's *A Woman's Life* depict three servants whose destiny is strictly connected to their mistress' life ; they all have a huge influence on what becomes of the three ladies. The paper aims to examine the three models of interaction of servants and their mistresses so as to prove the importance of the servant in the « human document » created by the writers.

keywords

servant, lady, interaction, realism, naturalism

mots-clés

bonne, dame, interaction, réalisme, naturalisme

anna kaczmarek-wiśniewska

Anna Kaczmarek-Wiśniewska, docteur ès lettres HDR, est professeur à l'Université d'Opole (Pologne) où elle enseigne, entre autres, la traduction littéraire. Ses recherches portent sur la littérature française de la seconde moitié du XIX^e siècle, notamment sur l'œuvre d'Émile Zola ; elle y a consacré deux monographies : *L'image de la femme dans l'œuvre d'Émile Zola* et *La vie quotidienne à Paris selon les chroniques d'Émile Zola : un regard oblique* ainsi qu'une cinquantaine d'articles publiés en Pologne, en France, en République tchèque et au Canada.

PUBLICATION INFO			
Cahiers ERTA	e-ISSN 2353-8953 ISSN 2300-4681		
	Received : 19.01.2023 Accepted : 29.04.2023 Published : 30.09.2023	ÉTUDES	
ORCID : 0000-0002-8828-7039			
A. Kaczmarek-Wiśniewska, « Les dames et leurs bonnes : trois modèles interactionnels chez les Goncourt, Zola et Maupassant », [dans :] <i>Cahiers ERTA</i> , 2023, nr 35, pp. 45-60. DOI : 10.4467/23538953CE.23.023.18473			
www.ejournals.eu/CahiersERTA/			
Attribution 4.0 International (CC BY 4.0).			